

## Littérature québécoise

---

Number 60, June–July–August 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19689ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(1995). Review of [Littérature québécoise]. *Nuit blanche*, (60), 23–29.

**L'ATTRAIT**  
Pierre Ouellet  
L'instant même, 1994,  
122 p. ; 14,95 \$

Pierre Ouellet nous présente six nouvelles débordantes d'images, six tableaux que le lecteur parcourt du regard. Le travail de lecture exigé réclame une observation de soi à travers le discours de l'autre. Au fil du déchiffrement, le texte invite à prendre conscience, au-delà de l'anecdote, de l'illusion de l'être présent des choses qui a pour origine un vague souvenir réinvesti dans le présent. Les choses du monde, grâce à l'extrême instantanéité de la conscience qui les perçoit, font de l'homme un bâtisseur de monde, sur fondation passée.

S'il se retrouve quelque chose de simple dans *L'Attrait* parce que de l'ordre du senti, le compte rendu le complexifie inutilement. Dans ce recueil, implicite et explicite sont harmonieusement mis au service l'un de l'autre et donnent à Pierre Ouellet l'occasion de montrer plutôt que de décrire les scènes qu'il privilégie : « Il faut que la mémoire s'efface devant la vue : le paysage lui-même s'efface devant la source, rejaillissante, de son apparition. »

Méditation sur ce qui fait que l'homme et le monde s'interdéterminent, la profonde réflexion philosophique qui porte la parole de Pierre Ouellet tend à en laisser entendre encore plus : l'homme et le monde s'interpénètrent et se représentent mutuellement. Ainsi, l'ailleurs spatio-temporel de l'un se voit toujours répercuté en l'ici maintenant de l'autre dans une boucle fermée mais perméable.

« L'Avent », « L'Envers », « L'avis », « L'Avers », « L'Aval » et « Voire », les six textes de *L'Attrait* exigent pour se laisser pénétrer qu'on



accepte de se retrouver dans l'intervalle entre les mots et les choses, entre l'image de ces choses et les mots pour les dire, jusque dans l'image pure et la destruction complète des choses.

Jocelyn Girard

**L'ENFANT DRAGON**  
Paul Ohl  
Libre Expression, 1994,  
328 p. ; 24,95 \$

*L'enfant dragon* de Paul Ohl est le cinquième roman d'une série consacrée aux grandes civilisations. Le Canadien Phillip Scott, médecin, dépêché à Vimy durant la première guerre mondiale, se lie d'amitié avec un *padre*, Viateur Martin, qui éveille en lui une passion pour les origines de l'humanité. Sa profession l'emmènera en Chine quelques années plus tard. Une quête intense commence, qui le conduit au cœur de la colline du Roi-Dragon. Mais l'équipée de Phillip Scott connaît de nombreuses épreuves : la guerre de l'opium, l'épidémie de choléra à Dao Xian, la révolution chinoise et la destruction de la ville de Canton. Tout en racontant la vie de Phillip Scott et de sa

femme Margaret, dans cette Chine de la démesure, Paul Ohl tente de faire la lumière sur les événements qui ont bouleversé la Chine dans les années 20. Le dénouement de ce récit est spectaculaire et inattendu. Au moment où le héros a une vision de l'enfant dragon, qui permet de remonter aux origines de l'homme faisant basculer les frontières de l'humanité d'un millier de siècles, un affaissement de la montagne risque de l'emmurer vivant. Ses compagnons et son sang-froid le sauveront-ils ?

Le roman est très documenté, sur la bataille de Vimy, la Chine, la préhistoire, l'opium, le choléra, l'origine des dragons. L'auteur s'est rendu à Hong-Kong, a parcouru la Chine du Sud et l'Indonésie. Ceux qui

connaissent ses œuvres antérieures retrouveront ici certaines qualités déjà soulignées : une ferveur dans le style, l'art de maintenir l'intérêt pour le sujet et un suspense constamment alimenté par de nouvelles intrigues. L'auteur a su dresser un tableau vibrant de la Chine du début du siècle, une Chine perturbée par d'innombrables fléaux.

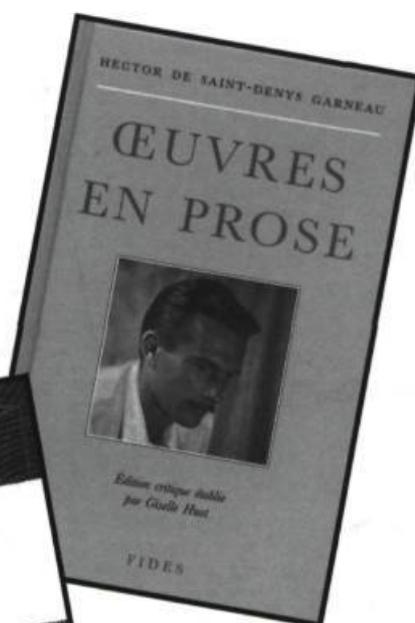
François Poulin

**ŒUVRES EN PROSE**  
Hector de Saint-Denys Garneau  
Fides, 1995, 1183 p. ; 79,95 \$

Avec *Œuvres en prose*, Gisèle Huot amorce une nouvelle édition des écrits de Saint-Denys Garneau, qui « doit beaucoup à la première, aujourd'hui épuisée », établie il y a près d'un quart de siècle par Jacques Brault et Benoît Lacroix ; édition à laquelle Gisèle Huot avait d'ailleurs travaillé pendant quatre ans. Elle nous offre pour le moment le deuxième d'une série prévue de trois tomes ; les autres seront dévolus à la « poésie » (tome I) et à la « correspondance » (tome III).

Il s'agit d'une édition considérablement augmentée, rédigée à partir des documents laissés par Jacques Brault et Benoît Lacroix et des pièces que les recherches récentes ont permis de découvrir : « [...] 49 textes de St-Denys Garneau s'ajoutent à ceux de la première édition, dont 46 inédits » ; neuf autres, également inédits, proviennent de proches ou d'amis de l'auteur.

Sont réunis ici les articles de critique littéraire, picturale et musicale, de même que le célèbre et protéiforme *Journal*, qui est composé aussi bien de poèmes et de lettres que de réflexions sur l'art, la vérité, la condition humaine, Dieu, les amis, l'amour, le bien et le mal... On trouve aussi des essais, des méditations philosophiques, morales et sociologiques, des esquisses de contes et de nouvelles, des notes de lecture, des travaux de collège (en français, en grec, en latin, en religion et en philosophie)... Ces œuvres sont présentées avec tout l'appareil scientifique propre aux éditions critiques de bonne venue. Gisèle Huot a préféré *pêcher*, pour ainsi dire, par excès plutôt que par omission :



on ne saurait le lui reprocher même si les productions de Saint-Denys Garneau sont d'importance inégale et de qualité littéraire parfois discutable. Édition critique oblige.

À la (re)lecture de ce corpus varié, l'on demeure étonné de (re)découvrir l'homme derrière l'œuvre, c'est-à-dire de voir la lucidité autant que l'inquiétude d'un être en perpétuel questionnement existentiel (sinon en constante « crise intérieure »), en état permanent de recherche d'idéal, de pureté et de beauté, et en préparation incessante, décidée et affichée d'un avenir qui lui sera finalement refusé, dès 1943, à l'âge de 31 ans. Élève intellectuellement curieux, Saint-Denys Garneau se plia toujours avec difficulté aux règles des collèges et fit toujours effort pour s'auto-discipliner. Il fut également un être tourmenté, notamment par la culpabilité et la question de sa vocation religieuse. On perçoit par ailleurs l'artiste-peintre derrière l'écrivain : l'ancien élève de l'École des Beaux-Arts de Montréal se montre attentif aux détails, à la couleur, à la perspective.

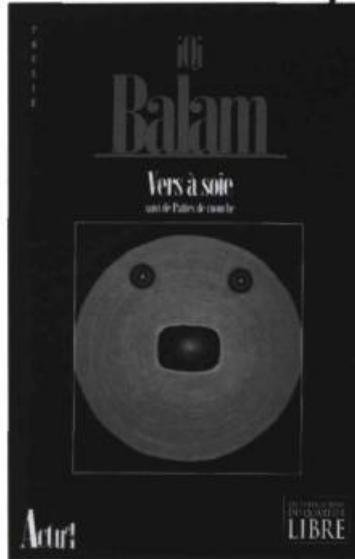
Il faut savoir gré à l'éditrice d'avoir tout mis en œuvre pour restituer avec brio la prose d'un écrivain très important de la littérature québécoise moderne.

Jean-Guy Hudon

#### VERS À SOIE

Iqi Balam  
Quartier Libre, 1994,  
76 p. ; 12,95 \$

Iqi Balam est maïa, comme son nom aux si belles sonorités. La poésie d'Iqi Balam est joyeuse, amoureuse, souriante, une poésie comme on en lit rarement. Est-ce la marque de la poésie maïa ? Peut-être. La fête débute sur des mots justes et simples qui annoncent la suite : « Attention ! Ici dort un enfant, / Ne le



réveillez pas, / Il rêve éveillé. » En fait, le poète s'amuse avec les mots, jouant de leur forme et de leur sonorité. C'est une série de calligrammes qui nous est proposée dans « Vers à soie » qui donne son titre au recueil, des textes dont la mise en page originale et pleine de sens impressionne. Que de beauté se dégage de ces créations aussi lyriques que picturales !

Après « Vers à soie », Iqi Balam nous offre « Pattes de mouche », une série de poèmes mettant en vedette toute une brigade d'insectes qui ne feront que passer ou qui, comme la guêpe dans l'extrait qui suit, oseront même prendre la parole : « Qui rêve de la plante / Et se réveille en fleur, / M'écrit-elle entre les lignes, / Sait que le Rêve est le pollen de l'existence. »

Avec les derniers poèmes du recueil, « Vers en deuil », le ton change, les textes pleurent la rupture et l'absence. Bien écrits, ces poèmes s'inscrivent cependant mal dans le prolongement des deux premières parties. Mais c'est à peine un défaut tant s'imposent les qualités de l'ensemble.

Marc Proulx



NE TOUCHEZ NI AUX  
APPAREILS ÉLECTRIQUES,  
NI À LA CAFETIÈRE  
Nicole Filion  
Machin chouette,  
1994,  
132 p. ; 15,95 \$

Sans prétention, les lettres qu'envoie à ses enfants à la maison leur mère partie *en vacances* avec son mari mais dont l'esprit et le cœur sont restés avec les « petits ». Le titre indique déjà de quelles inquiétudes la voyageuse se nourrit et de quels conseils et objurgations elle émaille ses lettres en bonne mère-poule qu'elle est. Chaque moment du voyage est l'occasion de décrire, avec beaucoup de bonheur, la plume de l'auteure étant inventive et plaisante, autant les surprises, les émotions, les émerveillements ressentis que les dangers de l'aventure et ceux dont les enfants abandonnés pour quelques semaines seraient menacés. Court à travers ces épîtres détaillées un humour tendre, qui traduit l'affection portée à l'homme qui partage les aléas du voyage, sans s'en inquiéter d'ailleurs, un humour qui caractérise les longues fréquentations amicales des vieux couples. Beaucoup de tendresse aussi, pour les siens, mais aussi pour les gens rencontrés au hasard de la route.

Ce qui m'a frappée dans ce petit livre de Nicole Filion, c'est la justesse du ton ; je le

dirais domestique et québécois. On reconnaît presque à chaque page des situations, des types de préoccupations, de personnes, on se reconnaît dans le quotidien des relations sociales et surtout familiales. Et ce qui me semble donner sa couleur à tout cela, qui n'est ni éblouissant, ni bouleversant, c'est la joie que l'auteure éprouve à le mettre par écrit. Le bonheur d'écrire me semble évident, et malgré les maladresses, de l'insistance et des redites, ce plaisir déteint sur nous.

Blanche Beaulieu

À L'AUBE  
DE LENDEMAINS PRÉCAIRES  
Neil Bissoondath  
Boréal, 1994, 310 p. ; 19,95 \$

Voilà un recueil dont on devrait interrompre la lecture entre chaque nouvelle si l'on ne veut pas risquer d'en être lassé.

La première, qui donne son titre au recueil, décrit la vie de Joaquin qui attend d'être accepté comme immigrant. Il vit dans un gîte avec d'autres réfugiés : Amin par qui la fatalité arrive, un couple de Vietnamiens, un Haïtien, un sikh et un Sri Lankais. Arpentant la ville, Joaquin se sent étranger à ce monde qui représente l'errance mais aussi la liberté. Le texte de cette nouvelle parfaitement construite est rempli de symboles : l'ouverture se fait sur un vol de pigeons, représentation de la liberté, et se termine sur ces mêmes pigeons, images de l'espoir. Cette première nouvelle, qui a ses codes et est déterminée par le jeu bref de l'écriture, nous emballa, mais poursuivant la lecture, nous retrouvons les mêmes codes, les personnages vivent les mêmes ruptures, empruntent les mêmes détours et notre plaisir disparaît.

Trois nouvelles présentent des qualités intéressantes, de l'originalité, de l'humour, de la sensibilité : « Fumée », « Toute une vie d'adieu » et « À l'aube de lendemains précaires ». Par ailleurs, le fait que les personnages créés par Neil Bissoondath habitent longtemps notre quotidien témoigne de la force de son écriture.

Martin Pouliot

Yolande Villemaire

## Le dieu dansant

Roman



• L'HEXAGONE

### LE DIEU DANSANT Yolande Villemaire L'Hexagone, 1995, 228 p. ; 19,95 \$

Dans ce sixième roman, qui se passe dans le Sud de l'Inde au XI<sup>e</sup> siècle, Yolande Villemaire aborde le thème du conflit entre passion et destin, entre désir et devoir. Un garçon, Shambhala, voudrait consacrer sa vie à la danse sacrée pour rendre hommage au dieu dansant de la mythologie hindoue, Shiva Nataraj. Or son père, ministre du maharadjah, s'oppose fermement à ce qu'il pratique cet art réservé aux femmes.

Bien que le récit et les phrases s'étirent parfois indûment, ce roman d'apprentissage est une belle réussite. L'attention que Villemaire porte aux gestes, aux rites, aux objets, aux couleurs, la manière dont elle les décrit confèrent à tout cela une sorte de majesté. Et ce jeune homme, si loin de nous dans le temps et l'espace, si différent de nous en raison du luxe qui l'entoure, devient étonnamment proche. Il rêve d'accéder à une légèreté parfaite par la maîtrise de son art. Après le drame, il en viendra à conclure que « la seule posture [de hatha-yoga] dans laquelle il pourrait exceller [est] la posture du cadavre ».

Par quelle voie parvenir à la béatitude, à la « condition de créature enchaînée à la roue des naissances et des morts », c'est-à-dire à la répétition, au sentiment de déjà vu ? La sagesse orientale répond : par la répétition des figures de la danse, des aphorismes sacrés ou du son *Om*, qui contient « toutes les lettres de l'alpha-

bet sanscrit et constitu[e] la vibration du tout ». L'Occident ne formule pas la question de la même manière et n'y apporte pas la même réponse. Pourtant, d'où que nous soyons, l'aspiration à s'élever subsiste, même si le sort rompt nos élans, et que la quête est douloureuse.

Sylvie Chaput

### GAÏAGYNE Roger Fournier Québec/Amérique, 1994, 230 p. ; 17,95 \$

La littérature est partie d'un phénomène qui a connu depuis l'origine du monde des formes variées. Il est possible que le roman touche à sa fin ; il est possible même qu'un jour le livre disparaisse. Mais ce que le roman et les livres en général expriment de l'homme a de fortes chances de durer au-delà de leur disparition, car la littérature est dévoilement de l'invisible.

Ainsi *Gaïagyne* de Roger Fournier est une œuvre qui rejoint dans le lecteur ce qu'il y a

chez lui d'intemporel. Henriette Fournier, à peine pubère, quitte le Bas-du-Fleuve à pied pour gagner Québec, puis Montréal. Tout au long de son parcours, elle s'initie à la vie, à l'histoire et aux productions des hommes. Religion et poésie, raison et intuitions, amour et amitié, elle tire de tout la « substantifique moelle ». Elle se sent portée par un projet, qui ne lui apparaîtra clairement qu'au terme de cette période de formation.

Entre-temps elle aura pratiqué avec une grande moralité la prostitution, autant pour gagner sa vie que pour connaître ses proches. Elle devient vite une femme convoitée et se retire tôt du monde auquel elle veut enseigner le sens de l'avenir et surtout celui du sacré. Dans un style alerte, Roger Fournier, qui prête sa plume à son personnage féminin, lui donne une verve qui rappelle les plus grands personnages romanesques — tel Moll Flanders.

Le scandale du roman vient du pied de nez qu'il fait à l'amour conjugal, n'accordant

d'importance qu'à l'amour de la mère pour l'enfant, du maître pour le disciple. La connaissance au sens le plus noble du mot en est en réalité le centre. Connaissance de soi mais surtout de l'autre. On ne s'ennuie jamais dans ce roman incisif qui trace des hommes une peinture juste. Les hommes balancent entre sexe, argent et mort. Ne vaut-il pas mieux en rire !

Martin Doré



### LETTRES D'UNE OPHÉLIE Isabelle Maes Triptyque, 1994, 68 p. ; 12,95 \$

Drame, désillusion, cruauté. *Lettres d'une Ophélie*, recueil de dix-sept nouvelles dont le Prix Gaston-Gouin 1994 a reconnu la qualité, fait partie de ces textes que l'on n'oublie pas.

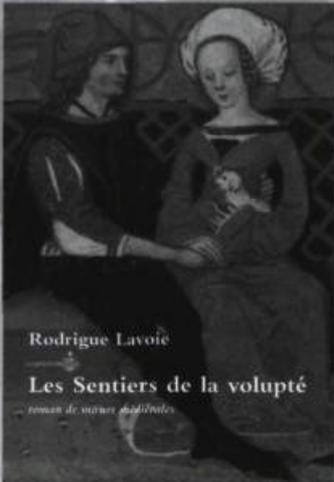
Au fil des pages que l'on tourne se développe l'envie d'en lire plus et plus encore ; le rythme rapide — chaque texte fait en moyenne deux pages — exclut la monotonie. La diversité des univers narratifs a pour facteur d'unité une thématique centrale qui est l'innocence pourchassée. L'habileté de l'auteure est particulièrement marquée dans le trait descriptif, d'une grande précision. Grâce à la clarté de style, à l'originalité des métaphores, ces brèves pièces, qu'on relit sans se lasser, pour en savourer la force de représentation, nous plongent dans des univers sombres où se mélangent l'allégorique et le réel ; on dirait en fait une vaste allégorie (le

S E P T E N T R I O N

Rodrigue Lavoie

## Les Sentiers de la volupté

roman de mœurs médiévales



Rodrigue Lavoie  
Les Sentiers de la volupté  
roman de mœurs médiévales

390 pages, 28 \$

Les éditions du Septentrion  
1300, av. Maguire, Sillery (Québec) G1T 1Z3 • Télécopieur: (418) 527-4978



recueil s'ouvre sur le texte « Genèse » et se termine sur « Lettre à une Ophélie » : deux récits fortement utopiques) derrière laquelle transparaît un discours aux accents féministes. Pureté chassée, innocence ravie, féminité assassinée, voilà l'essentiel de *Lettres d'une Ophélie* qui propose une évolution *initiatique* à travers les différentes nouvelles qui le composent ; on dirait un voyage, le voyage d'une conscience aux divers moments de son existence. De l'enfance à la mort il n'y a qu'un pas. Texte élégant et très bien structuré, *Lettres d'une Ophélie* illustre la quête d'un désir à jamais perdu.

Carlos Bergeron

### BONNE NUIT, BONS RÊVES, PAS DE PUCES, PAS DE PUNAISES

Sylvie Desrosiers  
Triptyque, 1995, 152 p. ; 17 \$

*Bonne nuit, bons rêves, pas de puces, pas de punaises* est le douzième roman de Sylvie Desrosiers, connue également sous le nom d'Éva Partout. C'est l'histoire de cinq copines dans la trentaine à peine entamée, unies depuis le cégep par une amitié inconditionnelle.

Il y a Marie, la grosse fille douce qui assume seule un bébé qu'elle se fait faire sans en informer le père, qui affirme sans ambages aimer mieux la pizza que les gars et qui, après de multiples essais de régimes amaigrissants, semble tout à fait à l'aise dans son obésité. Il y a Monique, qui s'est construit une solide réputation dans l'art de *voir le fond de la bouteille*, habitude qui ne risque pas d'améliorer son caractère. Martine a, elle aussi, une réputation bien établie : elle a un très beau corps et le met bien en évidence. Louise, la psychologue, a étudié les singes et

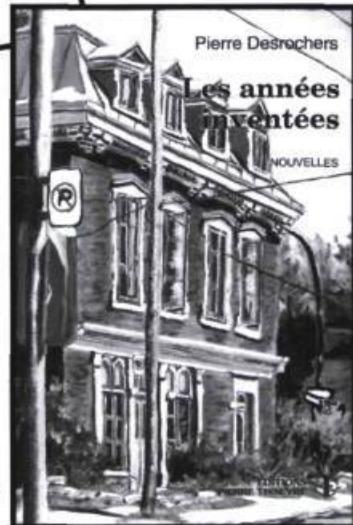


affirme que ces connaissances lui servent beaucoup dans ses rapports avec les hommes. Si la carrière de Louise ne lui laisse pas le temps d'avoir le bébé dont elle parle si souvent, Rachel, elle, perd celui qu'elle attend et dont elle avait tellement envie.

Elles sont psychologue, notaire, graphiste, photographe et traductrice, boulots dont elles raffolent et qu'elles ne sont pas prêtes à sacrifier pour un gars. L'amour, les enfants, les atours, la sexualité, les petits potins, tous les sujets passent au cours des soupers entre femmes qu'elles partagent. Les échanges sont souvent tendres, parfois vitrioliques, mais toujours dépourvus de mesquinerie. Lorsque l'une d'entre elles a de la peine, les autres sont là pour lui dire : « Bonne nuit, bons rêves, pas de puces, pas de punaises ».

Les « pitounes » ont un langage franc et clair. Pour elles, un chat est un chat. C'est justement la franchise et ce ton direct qui fait de ce livre un bonheur de lecture. On rit souvent et ça, ça fait du bien !

Claire Lévesque



LES ANNÉES INVENTÉES  
Pierre Desrochers  
Pierre Tisseyre, 1994,  
181 p. ; 16,95 \$

*Les années inventées* est un recueil regroupant huit nouvelles, huit petites fictions inspirées par un lopin de terre, un coin de pays, le Sault-au-Récollet, dont on nous dit qu'il « est devenu un mensonge du temps ».

La présentation et l'ordre des différentes histoires obéissent à une organisation particulière ; chaque morceau relate un fait inusité qui se sert d'un cadre historique précis comme élément fondateur ; aussi l'ordre chronologique constitue-

t-il le fil conducteur reliant les textes. En racontant des événements qui ont en commun le Sault-au-Récollet, l'auteur nous fait parcourir plus d'un siècle de mémoire inventée, y ajoutant quelques dates fictives, comme des piquets auxquels on attache les chevaux affolés d'une mémoire en déroute. » Pierre Desrochers nous présente ses fictions comme des petites légendes entourées de mystère, des bouts d'histoires ayant façonné une terre et ses habitants de 1899 à 2025. Il y a chez l'auteur un talent certain pour construire des mondes et nous les rendre vraisemblables ; il joue, en fait, sur la corde raide du fantastique, car il réussit à créer suffisamment d'ambiguïté pour que le lecteur hésite entre l'explication rationnelle et l'explication irrationnelle des aventures narrées. La technique est efficace, elle exploite une stylistique qui semble se modeler sur celle des époques illustrées : ainsi, dans « Le fou du village » (1899), le ton se fait vieillot alors que dans « Le vieux monsieur au chapeau de feutre » (1943), on entre dans un espace narratif plus moderne.

Carlos Bergeron

MŒBIUS, 62  
POÉSIES ACTUELLES  
Triptyque, 1995, 128 p. ; 10 \$

Comme elle l'avait fait pour la poésie française, n° 49, automne 1991, la revue *Mœbius* offre, cette fois pour la poésie québécoise, un éventail assez large de textes parmi ceux qui lui ont été soumis depuis trois ans. Le titre donné à ce numéro : *Poésies actuelles* est quelque peu trompeur cependant puisque la revue se borne à publier les textes de son inventaire. Quoi qu'il en soit, les 21 poètes qu'elle présente nous donnent une bonne idée de ce qui se fait aussi ailleurs ; c'est là son intérêt.

Dans l'ensemble, les poèmes sont dans l'air du temps ; partagés entre un dire formaliste ou intimiste, quelquefois audacieux, ils balisent les démarches singulières des auteurs ; la rigueur, étonnamment, est souvent au rendez-vous, malgré les raccourcis expéditifs qu'empruntent les

voix qui cherchent encore leur tonalité. Certaines cependant s'imposent : celle de Marc Vaillancourt, entre autres, qui vient de publier un deuxième recueil aux éditions Triptyque (*Lignes de force*) : « [...] je hais que l'on colle de gros adjectifs songeurs/sous tous les substantifs en pente/comme des cales sous la roue d'un fardier [...] », et celle d'André Marquis. Mais la découverte de ce numéro est sans conteste la poésie de Louis Lefebvre, de loin la plus achevée. Son poème sur le séjour de Garcíá Lorca au Vermont échappe à toute définition : alliant à la fois le souffle de la poésie enthousiaste et la précision lexicale, ce petit chef-d'œuvre se démarque non seulement des autres, mais de toutes les voix de la poésie actuelle. Avec Louis Lefebvre, on n'est plus dans l'acrobatie ni dans l'intimité. Outre le fait que ses vers témoignent d'une maîtrise hors du commun, on est dans la psalmodie, la fièvre, l'urgence première et féconde de la poésie : « [...] nous n'avions qu'une pincée de cendre/sauvée de tes papiers brûlés/une empreinte de cri/dans une cagoule d'agneau sacrificiel/des traces de balles sur un muret carbonisé/reliées par des pas de lézard/et dessinant vaguement ton profil [...] ».

Dix dollars pour ce poème-là et pour se rendre compte, du même coup, que la poésie

n'est pas morte et qu'elle ne mourra pas, ce n'est pas cher payé.

C'est même donné.

Ivan Bielski

**ORIGINES**  
Jean-Noël Pontbriand  
Noroît, 1994, 68 p. ; 12 \$

De l'eau, beaucoup d'eau : océan, mer, fleuve, estuaire, anse, lac, étang, rivière, ruisseau, source. De l'eau tout autour, de l'eau de vague, de marée, de ressac, de l'eau qui tombe en pluie, en rosée, en larmes ; de l'eau qui se condense, s'élève en nuages, qui se cristallise ou devient neige.

Cette eau, c'est la femme, la mère, la vie, la naissance, l'enfance. C'est également la solitude, le silence, l'errance. Car cette eau a englouti la mémoire des origines, celle sans laquelle, drame du poète, aucune parole ne se perpétue. « [R]evenons à la douleur inaugurale/à cet assaut du sang dans les veines/cette traversée des hanches et de la nuit/cette ivresse étouffée des premiers mots perdus/ce sentiment confus/tout à la fois de naître et de mourir//repris par la souffrance/tant et tant de fois confondu/on se souvient de rien//roulée en cri au fond de la poitrine/l'enfance attend qu'on l'interroge. »

Plonger dans cette eau féminine dont le poète est issu et constitué. Aller y retrouver



source, lui trouver une forme d'apaisement et revenir en parler. Une poésie à la brasse solide, qui ne sombre pas dans des abîmes impossibles, qui respecte les limites de l'entendement parce qu'elle en a l'intelligence. Une poésie, somme toute, adulte.

L'œuvre est amour, amour pour la femme qui a donné à l'homme ses origines, amour pour celle qui lui permet d'y retourner ; « enlacé par tes bras je reviens à l'origine/boire la douceur d'être né ».

Réjeanne Larouche

**LA SOIF DES OMBRES**  
Maurice Raymond  
Perce-Neige, 1994,  
73 p. ; 9,95 \$

« [S]anglants reflets... », « arbres... », « feulantes étoiles... », « ombres tressées... », les quatre premiers poèmes du recueil *La soif des ombres* sont agressifs. De sang, de bûcher, de flambeau, de flamme, de tison, tout ce rouge frappe, abasourdit, fait plier les genoux. Ainsi, se retrouve-t-on comme en prière forcée, douloureusement agenouillé sur le brasier de nos jours, à implorer : « [...] race bleutée de visages infinis/qui flottez au-dessus de nos yeux/et de nos cœurs/faites que cette vie soit/sans rancœur/plus belle et plus douce que la nuit/et apprenez-nous/le miracle/de brûler parmi l'espace du sang/ainsi que des

le souvenir et à travers lui, la vérité, la voix, la lumière, le langage qui permettra de coucher des mots sur la page blanche : « [...] la vie se ferme les yeux pour mieux voir/tisonne la nuit pour s'en faire une alliée/allume les réverbères du cœur/espérant le retour des mots sur la neige du langage//le matin étire sa candeur dans la lumière/comme un lever de soleil dans la toison de ton amour/toute cette eau qui m'alimente/ce goût d'huître fraîche et cette descente en toi/si profonde/la nuit se recommence dans le soupir de ton extase. »

Une poésie qui plonge, surnage, et a la force d'immerger sans perdre son souffle. Une poésie qui sait nommer le tourment, remonter jusqu'à sa

	<p><b>Madelaine ou la Rivière au printemps</b> Simone Rainville</p> <p>C'est par ses lettres à son amant que Madelaine se laisse découvrir. Des lettres qui stimulent l'imagination autant par ce que l'épistolière cherche à cacher que par ce qu'elle consent à révéler. Ces lettres rédigées dans un chanfrein forestier des années 50 laissent aussi entrevoir, avec humour et sensibilité, la vie traditionnelle des bûcherons.</p> <p>2-7600-0274-8, 198 p. 19,95 \$</p>	<p style="writing-mode: vertical-rl; transform: rotate(180deg);">C.P. 885, Moncton, N.-B., E1C 8N8 Télé. : (506) 857-8490 Éditions/Éditions du Nord Tél. : (506) 855-3130</p>	<p><b>Le discours confisqué</b> Michel Doucet</p> <p>Les acquis de la communauté acadienne du N.-B. demeurent très fragiles dans le contexte actuel. Michel Doucet présente cette réalité avec ses nombreuses subtilités et ses multiples facettes. Il dénonce les situations d'injustice et les incohérences qui résultent de la politique de deux poids deux mesures dont nous faisons souvent les frais.</p> <p>2-7600-0281-0, 240 p. 24,95 \$</p>	
	<p><b>1953... chronique d'une naissance annoncée</b> France Daigle</p> <p>En 1953, le monde occidental fut témoin de grands événements : la mort de Staline, le couronnement d'Élisabeth II, la publication du <i>Du zéro de l'écriture</i> de Roland Barthes. Ces événements ponctuèrent les jours de Gardé Vautour et de la mère de Bébé M., aux prises malgré elles avec les ambitions déjà littéraires d'une romancière en gestation.</p> <p>2-7600-0273-X, 168 p. 18,95 \$</p>		<p><b>Femmes et pouvoir</b> sous la direction de Shannon Hartigan, Réa McKay, Marie-Thérèse Seguin</p> <p>Bien avant les mouvements de revendication du droit de vote pour les femmes, Olympe de Gouges (1748-1793) luttait déjà sans relâche. Le 8 décembre 1993, l'Université de Moncton commémorait par un colloque le bicentenaire de sa mort. Les textes présentés alors, proposent des réflexions sur la problématique des femmes et du pouvoir, d'hier et d'aujourd'hui.</p> <p>2-7600-0282-9, 296 p. 28,95 \$</p>	

bateaux fragiles/sur le muscle sourd/des océans/apprenez-nous la paix des arbres/le silence infini du ciel/et ce vol fou/des hirondelles/parmi la lumière en palabres ».

Mais à qui s'adresse cette prière ? Aux ombres ? Ombres de qui ? De tous les êtres disparus de cette terre, qui y ont peiné, souffert (certains plus et plus injustement que d'autres), y ont cherché un sens à leurs douleurs ? Ce sont peut-être ces ombres-là qui obscurcissent le ciel et gardent tous les secrets.

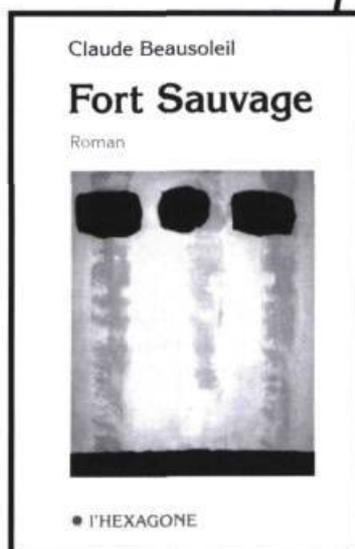
Je n'affirme rien, je suppose. Je cherche un sens aux soixante-dix pages obscures que j'ai parcourues comme dans un désert n'offrant aux abreuvoirs, vers lesquels il faut se rendre en rampant, que les « rets sombres du sang », « les plaies ouvertes du ciel », « les remous fangeux » et les « marais d'obscur amour ».

Vraiment, c'est aride, sombre, *esseulant*, désolant. L'homme y est cendre, sable, pierre et la vie meurt avant d'être née. Pas d'espoir réel en l'amour, ni en la poésie. Ils ne font que créer l'illusion de la beauté dans un monde où le beau est condamné, tout comme l'homme, à disparaître : « [O]mbre aux doigts enlacés/qui tenez prisonniers les cristaux de lumière/de cette lune amère/où mettre la beauté/dans le néant des choses/où mettre cet amour/qui brûle sans raison/sous la pierre du sang/qui s'effrite et s'épuise ».

L'inévitable mort, le désarroi, la peur, cent fois renommée par cent poètes différents, n'y changeront rien. Mais « [...] où gémir, sinon dans l'air libre de notre silence ? la chute d'un corps aussi léger qu'une plume ou que cette encre qui s'écoule, suffira-t-elle à dire l'endroit de notre douleur, le fief abasourdi de notre joie ? [...] »

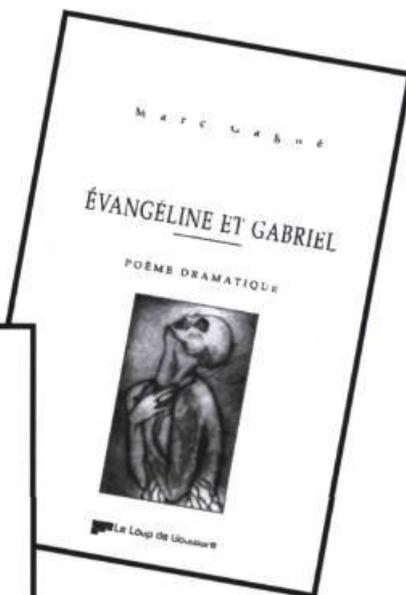
Probablement pas.

Réjeanne Larouche



**FORT SAUVAGE**  
Claude Beausoleil  
L'Hexagone, 1994,  
124 p. ; 15,95 \$

Quand le poète trempe sa plume dans l'encrier du romancier, le lecteur anticipe une approche nouvelle. Il s'attend à un style lyrique, à des descriptions pleines de poésie. La lecture de *Fort Sauvage* répond à de telles attentes. Claude Beausoleil, ce poète qui a beaucoup publié, réussit de belle façon à jouer le jeu de la narration. La structure du roman est assez simple, l'intrigue, extrêmement réduite, mais le lecteur est séduit par la profondeur du personnage principal. Dans un coin perdu de la Nouvelle-France, récemment cédée à l'Angleterre, Jean-Baptiste Cadot se retrouve seul à défendre le Fort Sauvage après la mort des neuf hommes placés sous ses ordres. Il est décidé à résister : jamais il ne laissera les Anglais toucher au drapeau français qui flotte au dessus du fort. Ainsi, pendant de nombreuses saisons, qui deviendront des années, d'hiver en hiver, il vit dans l'attente d'une attaque qui ne vient pas. Confronté à la solitude, il plonge en lui-même, en ramenant le passé. Les hivers marquent le passage des années,



existence haut et fort. « Ma mère, tu vois cela. Écoutez les harangues du vent arracher des aveux. Ils viendront. Le froid en moi le sait. Ils viendront comme la mort, mais nous résisterons. »

Marc Proulx

**ÉVANGÉLINE ET GABRIEL**  
Marc Gagné  
Le Loup de Gouttière,  
1994, 136 p. ; 15 \$

mais c'est au chapitre VII, « Les siècles de l'hiver », que la voix de Claude Beausoleil prend toute sa force : le style s'apparente ici à de la prose poétique.

*Fort Sauvage* est évidemment un roman engagé — autrement ? Claude Beausoleil a à cœur le fait français en Amérique et souhaitons que d'autres voix se joignent à la sienne pour crier notre

L'Évangéline de Longfellow a pris valeur de symbole chez les Acadiens. L'histoire est connue : la jeune fille est séparée de son amoureux, Gabriel, le jour même de leurs fiançailles, la déportation frappant alors le peuple acadien et le faisant à jamais martyr ; Évangéline et Gabriel se promettent d'attendre, jusqu'à la mort s'il le faut, leurs retrouvailles. Marc Gagné nous livre ici un livret d'opéra partiellement inspiré du poème de Longfellow. L'opéra est en deux actes de quatre scènes chacun, coupées d'interludes. Le premier acte s'achève sur l'embarquement.

Dans l'ensemble, le livret est réussi, autant qu'il est possible d'en juger par une lecture, un opéra ne prenant toute sa force et sa signification que chanté et accompagné de musique. Notons que la musique de cet opéra est aussi de Marc Gagné. Les dialogues sont efficaces, les didascalies précises sans être trop nombreuses et le récit parvient à créer une tension dramatique qui tient le lecteur en haleine. Le mythe d'Évangéline possédait déjà une puissance évidente, ce que le traitement de Marc Gagné n'affaiblit pas, au contraire. De plus, les œuvres de Richard Durand qui servent d'illustrations au livret sont magnifiques et s'harmonisent bien au texte. Seule ombre au tableau : Le Loup de Gouttière a eu la drôle d'idée d'indiquer sur la couverture qu'il s'agit d'un poème dramatique. J'ai peur que ce terme pour le moins nébuleux ne décourage certains lecteurs qui auraient succombé au plaisir de lire un livret d'opéra, puisque c'est bien de cela qu'il s'agit.

Marc Proulx



**ÉCRIRE COMME UN CHAT**  
Francine D'Amour  
Borealis, 1994, 131 p. ; 15,95 \$

« Puis, une nuit de juin, nous avons senti que le temps se radoucissait enfin. Ces éclairs de chaleur zébrant le ciel, c'était l'été, la promesse encore fragile d'un bonheur. » Dès le début de « Cet été-là », la première nouvelle du recueil, le ton est donné : mélancolie, tristesse et, présente en fili-

grane, une certaine détresse. Mais, une dose d'espoir demeure perceptible malgré tout dans la prose remarquable de Francine D'Amour.

*Écrire comme un chat* est une œuvre construite sous forme de chaîne : chaque nouvelle est reliée à la précédente par une épigraphe tirée de celle-ci. Chacune est un maillon qui contribue à la solidité, à la force de l'ensemble. Chacune éclaire à sa façon diverses facettes de la vie humaine : les relations familiales, la maladie, la mort, l'amour, les rêves... Chaque fois, un regard est jeté, mais nulle tentative d'explication n'est avancée. Des mystères demeurent, qu'il serait vain de tenter d'expliquer. De la même façon qu'on ne peut comprendre vraiment ce qui se passe dans la tête des chats, aussi chers compagnons qu'ils soient.

Gaétan Bélanger

**LÀ OÙ LES EAUX S'AMUSENT...**  
Madeleine Gagnon  
illus. de Colette Rousseau  
Éditeq, 1994, 59 p. ; 13 \$

Comment deviner laquelle de l'écrivaine ou de l'artiste fut la première à évoquer les eaux de l'enfance... Comment savoir si les mots de Madeleine Gagnon traduisent les formes visuelles de Colette Rousseau ou si les images surgissent des textes, si les deux sensibilités ont pu percevoir les événements et la réalité avec la même émotion ? Les souvenirs évoqués racontent le rire des jeux et, parmi eux, les promenades prudentes sur les glaces de la fin de l'hiver. Ils revoient les petites croix plantées le long des rives, rappellent la brièveté de la vie pour ceux que le courant et les remous ont emportés sans appel. Les eaux éveillent les rêves de voyage, appellent ce geste d'enfant qui lance un soulier que l'eau entraîne tel un bateau descendant vers la mer. C'est aussi, loin du village, la découverte de l'Infini avant celle du Monde ! Des textes courts, dix-huit dessins ; il suffit de lire et de contempler pour que surgissent nos propres images et les mots pour les raconter.

Monique Grégoire

## TRIPTYQUE

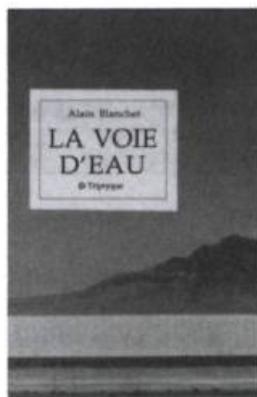
2200, rue Marie-Anne Est, Montréal (Québec), H2H 1N1  
Tél. et télécopieur : (514) 597-1666



Sylvie Desrosiers  
**BONNE NUIT, BONS RÊVES,  
PAS DE PUCES, PAS DE PUNAISES**  
(roman)  
153 p., 17 \$

« Marie, Martine, Monique et les autres. Une pétillante chronique de la trentaine féminine... on peut réellement s'attacher à ces personnages-miroirs de la société moderne. »

Dominique Paupardin, *La Presse*



Alain Blanchet  
**LA VOIE D'EAU**  
(récit)  
76 p., 14 \$



Émile Nelligan  
**POÉSIES EN VERSION  
ORIGINALE**  
Édition préparée par André Marquis  
303 p., 15 \$



Hélène Boissé  
**DE L'ÉTREINTE**  
(poésie)  
83 p., 15 \$



Aline Poulin  
**DANS LA GLACE DES  
AUTRES**  
(proses)  
97 p., 15 \$